

**Denis
Baldwin-Beneich**

**Le sérieux
des nuages**

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Convoqué par sa vieille amie Diane, Maxime Odradek interrompt son exil américain pour un hommage à leur ancien professeur de philosophie. Et avec Diane, c'est tout Valmondois, domaine du Val-d'Oise et de sa décadente jeunesse, qui s'engouffre dans ces quelques jours parisiens. Parti à la recherche du temps perdu, Maxime l'agnostique, sévèrement menacé par l'horizon de la cinquantaine, est soudain plongé dans le présent que ses propres bifurcations lui ont épargné. Parmi tous ses vieux-jeunes amis effrayants d'autosatisfaction, et nez à nez avec son grand amour mort, le voilà confronté de plein fouet à la possibilité d'un avenir. Saura-t-il voir et saisir les secondes chances que le destin met sur sa route ?

Drôle et mélancolique, virtuose et grinçant, *Le Sérieux des nuages* pourrait bien être le désopilant roman du tragique exil intérieur auquel nul n'échappe. Denis Baldwin-Beneich a l'insolence d'en faire un *divertimento* d'une férocité et d'une élégance rares.

DENIS BALDWIN-BENEICH

Denis Baldwin-Beneich a connu un succès déraisonnable avec un premier thriller écrit à quatre mains au plus fort des années 1980 (Softwar, Robert Laffont, 1984).

Editeur, il a dirigé la collection "Nouvelles Angleterres" chez Balland pendant douze ans. Depuis 1999, il vit à Providence, Rhode Island, USA.

DU MÊME AUTEUR

SOFTWAR, Robert Laffont, 1984 (avec Thierry Breton).

FAUSSE DONNE, Balland, 1990.

L'IMPOSTEUR, Balland, 1992.

L'ANNIVERSAIRE DE LIZ LAPIN, Balland, 1993.

LE PLUS GRAND RABBIN DU MONDE, Denoël, 2002.

LES CORBEAUX DE PROVIDENCE, Denoël, 2006.

© ACTES SUD, 2010
ISBN 978-2-330-00838-3

Denis Baldwin-Beneich

LE SÉRIEUX
DES NUAGES

roman

ACTES SUD

Extrait de la publication

Pour Sarah

Pour Sophie

*A la mémoire de
Patrick Norman Storey
MIT Class of 1965*

*Lorsque la mémoire nous sera rendue,
L'amour connaîtra-t-il enfin son âge ?*

EDMOND JABÈS,
La Mémoire et la Main.

*Yes, women.
I luxuriate in women.*

ANONYME, 1860
(à la manière de Walt Whitman).

*... L'existence effective s'est montrée à
moi au milieu des illusions, de même que
la terre apparaît aux matelots parmi
les nuages.*

CHATEAUBRIAND,
Mémoires d'outre-tombe,
quatrième partie, livre XLIV.

Première partie

CUMULUS

I

Donc Diane, voilà qu'un beau jour, *out of the blue*, elle me sonne. Je ne l'avais pas revue, ni entendue depuis des années, pas plus que les autres de la bande de Valmondois. Si ça la gênait ? Rien du tout ! Quand elle parle, Diane est chez elle. Avec un naturel qui aurait pu faire croire que nous nous étions quittés la veille, que nous habitions toujours le quartier, de part et d'autre d'une rue où s'écoulait désormais l'Atlantique... Des gens comme ça, c'est elle ! Un petit côté Madone nerveusement persuadée, en plus. Ils se baignent, ces gens-là, s'étirent et se prélassent dans les heures tièdes et parfumées du monde, vous traversent les continents, les années, les rancunes, pour vous sauter dessus de toute la hauteur de leurs défauts, avec leurs effets en piles, leurs tics à tout va, des malles d'eux-mêmes... Et puis, ils vous tendent la main, la voix, on ne sait quoi d'autre de vacant, sourire démodé aux lèvres, parce que tel est leur bon plaisir – et le vôtre, sûrement, si vous ne crachez pas sur la flatterie.

Insoucieux, gonflés, le genre à se trouver délicieux en toute circonstance, soudain les revoilà, comme un nuage, comme des vaisseaux, comme l'ombre, ces chers visages de notre passé. Objet de l'appel : elle donnait une garden-party en

l'honneur de Malauzet. "C'est pourtant loin d'en être une, de garden-party, précisait-elle. Plutôt un hômmââhge !"

Diane : obscure parce qu'elle ne pense pas. Horreur de la clarté.

Sur le moment, un peu médusé de l'entendre à nouveau, je retrouvais un sentiment très ancien : celui de préférer l'approuver plutôt que de l'écouter. "On vient de remettre les pââhlmes académiques à Malauzet", ajoutait-elle. Avec les inflexions de sa voix, elle soulignait d'un trait en haut, d'un autre en bas, les mots de sa phrase. Le tout, prononcé avec les dents du fond comme par le passé. A en laisser rêveur. Ses défauts n'avaient pas été accentués avec l'âge. Mieux : elle avait su les conserver intacts. De toutes les façons, j'avais toujours eu l'impression d'entrer dans une volière dès qu'elle se mettait à parler, d'en sortir, si tout à coup elle se taisait. "Il fallait témoigner de notre ââhffeechion..." Parfois, elle prolongeait les syllabes comme on fait pour effrayer les petits enfants. "... de notre reuhconnhéeessanchee envers celui qui a été *notre* professeur de philosophie ; un phâââhre éclairant notre abhômînâââble jeunesse. C'était donc..."

Le reste de sa phrase était laissé en suspens. A moi, soutier, d'en débrouiller la signification, d'en régler le détail. Impérissable règle des gens du monde : abandonner aux autres le souci de démêler ce qu'ils viennent de dire. Diane, dans la ligne. Le temps qu'elle finisse, le temps que je comprenne, elle était déjà loin. "Tu en seras, si tu veux bien...", avait-elle dit. "Commandé" serait plus juste, car il y avait dans sa manière d'appuyer sur la politesse, un ton qui évoquait

plus un ordre tout net qu'une simple invite. Si bien que je l'avais retrouvée d'emblée, entière, ma vieille amie, à ses intonations, comme on reconnaît, malgré la porte derrière laquelle il est encore caché, dès les premières secousses cascadées de la voix, la gueule de Louis Jovet, son costume croisé, sa dégainé pas bien franche.

J'étais embarqué. Enfin, oui et non. Plutôt attiré et repoussé par ce curieux retour vers l'oasis ou le mirage de notre jeunesse. Oh, et pas vraiment dupe non plus. D'abord parce qu'on ne s'était jamais aimés de manière décisive, Diane et moi. Ensuite, je ne voyais pas entre nous un quelconque "acheminement" en vue. On ne rallume pas des cendres, voilà.

Malauzet, là oui, c'était autre chose. Comme par-delà le paysage et l'époque, ce bonhomme. Un souvenir à tout rompre ! Même si, en un quart de siècle, je n'avais pas trouvé une minute pour lui faire un mot, le saluer, lui dire merci, quelque chose qui lui aurait fait comprendre que je lui étais redevable de je ne sais trop quoi ; le presentiment d'une voie, d'une recherche peut-être, entre l'utopie de la jeunesse et l'illusion de l'âge adulte. L'occasion offerte par Diane n'était-elle pas trop belle ? D'autant que deux semaines auparavant, dans un petit moment d'égarement, façon Henri Brulard, (un de ces jours en pente, vous savez), j'avais défait ma ceinture pour graver sur le dedans : "Je vais avoir la cinquantaine." Alors ?

Alors l'idée de pouvoir faire avec Malauzet le bilan de nos existences respectives, maintenant que tout cela était plus ou moins derrière nous, qu'objectivement, il ne restait plus beaucoup de

vie à vivre, ni pour lui, ni pour moi, tout cela me parut de saison et, pourquoi ne pas le dire, me tenta. Sans morbidité aucune. A la manière d'un long regard sur le calme des vieux, les pieds dans les eaux oublieuses du Léthé, la chance d'en causer une dernière fois avec quelqu'un sur le départ, d'obtenir de lui des éclaircissements sur une formule ésotérique d'autrefois. Moi : "Vous voulez dire quoi par *la vie est une fontaine* ?" Lui : "La vie n'est *pas* une fontaine."

II

Faut que je vous mette un instant à Valmondois, charmant village du Val-d'Oise. Sans quoi, vous risqueriez de vous perdre dans mon histoire, de confondre ce patelin avec un autre, celui du pays de Caux, par exemple. Les ruines de l'abbaye du XII^e n'y seraient plus. Le pittoresque en prendrait un coup. Fâcheux, rien de plus. Car enfin, vu de près, nez dessus, Yvetot vaut Constantinople ! D'ailleurs, on nous en a tapoté, des paysages ! Et pas d'hier. En avons-nous assez subi, de ces "chemins creux", de ces "lisières de bois", de ces "matinées d'octobre", de ces "bords de rivière" ? Et la forêt de Fontainebleau donc, nous l'a-t-on assez servie par petites tranches ? Le paysage, c'est bon à mettre derrière les figures et voilà tout. Même si quelques-unes de ces figures, je le concède, en surgissant dans des lieux où elles n'avaient encore jamais été aperçues réfutent à coup sûr ce qui vient d'être dit ; façon Très Sainte Vierge au milieu de Bouddhas purs et parfaits d'un temple tibétain. Mais bon, Valmondois (*vallis munda*), l'élégance de sa vallée, son herbe verte, son ciel bleu, ses grands arbres qui joignent les mondes... Théâtre d'un âge d'or toujours chimérique, avec ce risque : ne plus être là au prochain retour, s'écrouler et disparaître comme un décor de carton-pâte.

Cette sensation, ce petit coup de tonnerre intime – exaltez-vous ou devenez pâle, mais ne changez pas de physionomie – je connais comme vous. Moralité : on ne cloue pas le temps au passé. On peut toujours essayer. Ça ne marche pas. Donc : *Levez-vous et emportez votre lit*, comme il est dit quelque part. Parce que chacun, un jour ou l'autre, s'est trompé de chemin, d'époque, d'histoire, parfois même de monde. Tenez, moi, avec mes promenades autour d'Yonville – village normand de Ry, en vrai – livre en main, sans jamais pouvoir retrouver le château du Héron qui avait inspiré celui de la Vaubyessard pour la Bovary. A croire qu'elle l'avait rêvé, son bal, la Emma. Mais nos souvenirs, les bons, les beaux, les autres, les pathétiques (toujours trop longs pour être racontés), ne sont-ils pas tous de la même farine ? Quant aux rustiques du pays, ces monstres d'innocence, sur la question de savoir où était passé ce fichu château, ils répondaient : "Gi ! Connais point !" Ou encore : "... L'était beau comme voilà... Démonté pierre par pierre ! Vendu, parti en Amérique..." C'était selon. Ah, oui, s'il avait été question d'un bœuf, d'un âne, d'un vieux bouc..., on les aurait entendus. Pas poètes pour un sou, les pignoufs ! Donc, moi, rapport à Valmondois, et dans un style de commère, si vous voulez bien, ce sera sans léser sur les brouilles, et petit à petit, sans relâche, sans tomber dans le piège de se laisser rebuter par quoi que ce soit. Une façon comme une autre de vous faire sentir, en descendant dans les détails (les détails, ça se caresse), que je ne cache rien, rien de futile, rien d'important, non plus. J'ajoute : sans relire, comme pour mon épitaphe, de peur de me reprendre, par-ci, par-là et, au dernier moment, d'enjoliver pour mentir, une

dernière fois. Pourtant, je vous entends déjà. Vous allez me dire : “Mais ça ne s’est pas tout à fait passé comme ça !” et vous allez donner à ce “pas tout à fait” des allures de démenti.

N’importe. Les pages, même tournées, se valent.

Nos histoires, les petites, les grandes, ne sont peut-être que des contes de fées ratés, un pet à vêpres, un zéro dans la lune, calembours sanctifiés, pâtissage de lieux communs et autres proverbes, le tout mis au rancart par un siècle qui n’en veut pas, dissipe et escamote tout sous nos yeux.

“Le village de Valmondois peut passer pour l’un des plus jolis de tout le département du Val-d’Oise.” Voilà ce qui se disait dans le salon de province que je fréquentais, milieu des années quatre-vingt, où les femmes et tout ce qui leur ressemblait n’étaient plus à la mode, même si, comme le rappelle le très délié Brantôme, *chemin jonchu et con velu sont fort propres pour chevaucher*. Seulement voilà, pour coller à l’air du temps, on leur préférait les chevaux, la nature, les choses simples, les discussions sur la chaux grasse, les chaînes d’angle, les lupins : “Magnifiques quand ils sont bleus !” et la cuscute !

A ne pas croire, ces petits souvenirs révélateurs d’une époque qui nous reviennent comme ça, avec d’autant plus de force et de clarté qu’ils nous paraissent aujourd’hui inconsistants. Mais tant qu’à crever d’orgueil, hein, ça ou autre chose, pourquoi pas ? Il n’empêche, ça couchait toujours, ou plutôt, ça foutait, dirions-nous, mais alors pardon... Pas le foutre tragique, non. Et sans un mot, façon moine trappiste... En bonne

logique, on ne rappelait pas après. C'était là l'usage de Vénus tel que nous le pratiquions. Jouir, il n'y avait vraiment que ça ; un style, vous dis-je, avec les voluptés, n'importe lesquelles, à condition qu'elles soient chaque fois nouvelles. Le sexe, maintenant que j'y pense, était peut-être le seul accès à l'extraordinaire que nous connaissions. En tous les cas, notre excentricité, si c'était bien de cela qu'il s'agissait, se manifestait par l'abus de boissons, de stupéfiants, toutes sortes d'excès sexuels... Quant à l'amour, c'était l'Hâmour ; ce truc d'un autre âge qui existait dans les livres. A la rigueur, cette tuile qui nous tombe sur la tête quand on passe dans la vie. Plus simplement, un piège à cons pour les cons. On touchait à tout, candidement échangistes, aux filles qui étaient prises, à celles qui ne l'étaient pas ou qui faisaient semblant d'être quelque chose, aux maladroites, avec leurs manières et leurs charmes, aux autres, inclassables, et puis aux moches aussi, parce que la beauté, on s'en fichait complètement ; bref à tout, vraiment à tout, sauf à l'Hâmour. Pour nous, c'en était bel et bien fini des fleurettes, on se consultait au ventre, directement. Après ça, il n'y avait plus qu'à laisser sécher. Sans le savoir, nous étions redevenus d'antiques Romains : aimer c'était éjaculer.

Vous brûliez les étapes ! me direz-vous. Eh bien oui, c'était ça, on brûlait tout ! J'ajouterai qu'on ne sautait pas en marche, si vous me suivez... Très suffisante consécration de nos émois. Post-coïtum pas triste, non plus. Quant au post-scriptum sentimental, il était inexistant. Nous nous reboutonnions sans jamais chercher à nous cacher derrière la toile des grands tableaux du Tintoret ou de Gozzoli, sans même penser à informer le monde que Bonaparte et Fabrice del

Dongo n'avaient pas en nous de dignes successeurs. Vous voyez le genre...

Quant au terme de "salon", je le reconnais, le mot date et ne va pas. Ça fait Siècle des Lumières avec effet de *saucisson lâché dans l'oreille*, aurait dit Saint-Simon. Et puis, c'est d'un monté ! A l'époque, voilà plus de vingt ans de cela, ça n'allait déjà pas. Était-ce parce que, sans le savoir, nous étions dans un petit siècle ? dans une petite fin de grand siècle ? Possible. Possible. Le mal, le grand mal, n'est-ce pas plutôt de n'être pas de son siècle ? En France surtout où, après avoir été *la crème fouettée de l'Europe*, comme disait Voltaire, l'exécrable chauvinisme transcendantal du XIX^e aidant, ça continuait de causer comme si de rien n'était, en grande puissance, alors que le pays, fallait bien voir, parlait dans son sommeil et était devenu les Deux-Sèvres. Mais bon, pour aller vite, disons : "demi-siècle" et passons. Souvenez-vous que ce n'était jamais qu'un salon de province. Car enfin, ce qu'on retrouvait, dans ce "machin" de Valmondois, de sauterie en pince-fesses, avec la patine d'une tradition de longue date, c'étaient bel et bien ces mêmes convulsions de compliments et de civilités qui avaient fait l'ordinaire des aïeux du coin. Aïeux au nombre desquels, je m'empresse de le signaler, on n'aurait eu que peu de chances d'apercevoir les miens. Pas même en cuisine. Alors qu'eux aussi, les pauvres, remontaient au moins à Louis XIV ! Reste que, pour le jeune homme que j'étais alors, Valmondois brillait d'un éclat singulier, sardanapalesque si vous aimez mieux, ne serait-ce que par ce coudoisement étrange des mondes anciens et nouveaux. J'étais

du Chapitre des Nouveaux, l'invité de Diane, première fille de la maison, un peu comme on aurait dit premier chambellan ou quelque chose dans ce goût-là.

Une fois la semaine, elle nous faisait sa Madame du Deffand jeune, lorsque, demi-boucle de cheveux bruns accrochée au coin de la bouche, parlant avec les dents du fond, elle conviait quelques *happy few* (des camarades de classe qu'elle appelait comme ça) à venir passer le week-end dans la grande maison de maman Betty, un premier prix de piano du Conservatoire de Paris, et de beau-papa Astolphe, compositeur à cheveux longs de réputation internationale, auteur de toutes les musiques de films de "l'aut'e con", cinéaste célèbre que Diane étiquetait ainsi, ayant eu depuis toujours un goût immodéré pour les appellations de son cru. *L'aut'e con*, ça lui allait comme un gant, au cinéaste. On le voyait et on voyait tout de suite ce qu'elle voulait dire.

A Valmondois, village heureux où, comme à Venise, le plaisir était la grande affaire, la décadence était aussi franchement exquise. Chasse au passe-temps : fumette, buvette et galipettes. La maison était si vaste qu'il y avait de quoi s'amuser, qu'on ne s'y cachait que pour la forme, par goût du jeu. Dans les chambres vastes, des lits majuscules, quasi suspendus : on pouvait à son gré monter dessus ou copuler dessous. C'était pas obligé, bien sûr. Nous étions libres. En réalité, si débondés que nous aurions pu faire tout et son contraire en y trouvant un même bonheur sous le regard émoussé d'une vieille perruque accrochée au mur depuis des lustres et des lustres. Magie des demeures historiques !

A l'heure des grandes soirées, nous réapparaissons, quoique dans un état second, paupières mi-closes, yeux rouges, pupilles dilatées, contents, je crois, de tout. Nous dînions à la grande table, nous aussi, en portant un regard extralucide sur l'autre monde, celui d'Astolphe et de maman Betty : quelques snobs décoratifs qu'on retrouvait de semaine en semaine, ces *néants fluides*, comme nous les appelions. Fallait voir, outre *l'aut'e con*, tel qu'en lui-même, ces deux ou trois Jean Cocteau servis en une seule soirée, faire des courbettes anguleuses à des Carmen Miranda en potiches dépareillées, ces acteurs qui souriaient (l'enflure étant le caractère général des acteurs) jusqu'à ce qu'on les reconnaisse, ce qui leur donnait un petit air de fausse pièce, et puis ces *frôleuses*, ah oui, ces *frôleuses*, charmantes demi-mondaines, grisées, grisées, grisées, qui se prenaient pour les reines de l'instant qui passe... Elles vous offraient le bras pour être conduites à table, sans jamais hâter la volupté, un peu comme si elles vous chuchotaient avec des mots doux, des mots qui excitent, que c'était là qu'elles aimaient le mieux être caressées, qu'il fallait aller moins vite, se retenir encore un peu, toujours un peu... C'était d'une grâce à vous troubler à l'égal d'une émotion artistique ! L'effet "Mrs. Robinson" garanti. *Koou koou ka-tchoou...* Parce qu'elles travaillaient à nous incendier doucement, voilà pourquoi ! Nous n'avions pas vingt ans, songez ! *And here's to you...* Et elles savaient déjà tout, ces femmes qui nous mettaient dans un état superbe : jouir, "mouiller", comme aimait à préciser Ovide, promener sur vous des yeux mourants, j'ajoute. *God bless you, please, Mrs. Robinson*. Question "salon garni", par conséquent, on était bon.

Mais pour moi, l'*inouï*, puisque par un curieux mimétisme auquel nous n'échappions pas, tout manants que nous étions, il fallait appuyer avec force et montrer le plaisir que nous avions, nous aussi, à employer un mot pas de chez nous, c'était cette cajolerie de l'Histoire que je ressentais à être "reçu" chez les de Chimay. Oh, pas rien ! Oh, pas voisin de palier ! Oh, non ! Une famille presque éteinte, mais à blason : "molettes d'éperon d'or reposant sur un champ d'azur et trois pairles d'argent posés en pal", au passé tellement illustre (une de leurs princesses s'était taillée en 1896 avec le violoniste tzigane de chez Maxim's ! Si c'est pas vivre, ça ?), que j'éprouvais à simplement leur tendre la main pour les saluer, l'effarement d'un jeune singe à face nue passant d'une branche à l'autre de leur arbre généalogique.

Ils avaient, ces gens-là, la démarche traînante – les invalides, eux, c'était le geste grave – qui donne l'air d'être "né", et puis des mimiques réglées, un air d'indifférence qu'ils affectaient pour la noblesse, les titres, le luxe, les conventions et même pour leur habillement. Etrange glissement du naturel qui, en eux, faisait ressortir plus encore leur mondanité, soulignant du même coup le plat conformisme des bourgeois, en même temps que ce truc épouvantable, quand on y pense : l'absence de qualité ! Par comparaison, leurs invités, et j'en faisais partie, paraissaient toujours un peu excentriques, prétentieux et, au bout du compte, assez mal élevés.

Leurs dames à eux, (il m'avait fallu des années pour les distinguer les unes des autres), blondes comme l'épi de blé, col haut et mince, paupières lourdes, yeux ronds, nez busqué, survivance de la race rose et doré, avaient en plus ceci de beau et de particulier que, pareilles aux chevaux et aux

oiseaux, elles n'avaient pas de face, mais plutôt un profil. D'autant qu'elles ne s'abaissaient jamais à vous regarder. Elles se laissaient contempler. Femmes de la race des chimères, comme celles qu'on découvre dans les peintures du XVI^e siècle, et pas vraiment foutables non plus, quoique donnant l'impression d'être encore poursuivies d'amour par les premiers Capétiens. Entre elles et eux, lorsqu'ils me tournaient le dos, les "à particule" (la noblesse étant marquée par le sans-gêne absolu), c'était pour parler politique ; chose à laquelle je n'étais nullement convié, n'ayant pas un sou d'avance et, par suite, aucune opinion à défendre. C'était alors qu'ils retrouvaient les échos de la Pompadour et du duc de Chaulnes, en compagnie d'un beau vieillard (noble et duc : deux maladies mentales) dont la tête, un peu déménagée, allait répétant : "La Révolution, ce n'est pas vrai ! Bonaparte, ce n'est pas vrai ! La gauche, ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai !" Ajoutez à cela que ces Astolphe, Alban, Erbrand, Gaëtane, Isaure et Bertrande d'aujourd'hui s'interpellaient par leurs surnoms pittoresques de "Mémé", "Jaja", "Guiguite", se cajolaient à coups de "mon petit chiffon", "ma petite loque", "mon cochon", "ma crotte", s'échauffaient jusqu'au ravissement les uns les autres d'un frisson médiéval (pour moi, à dormir debout) au nez, à la barbe de nous autres faquins, et vous aurez en quelques traits le tableau des *Très Riches Heures* des soirées de Valmondois.

Quant à l'exquise politesse, sourire démodé, historique, qu'ils prodiguaient à leurs invités (ils me donnaient, par exemple, du : "C'est mordant, dites donc... Vous en avez de raides ! Très intéressé, si heureux, flatté de causer un peu avec vous...") elle aurait pu, cette politesse, paraître

aussi fausse que suave et illustrer comme par transparence le raffinement auquel ils étaient parvenus, après des siècles de morgue aristocratique, dans l'expression de leur mépris pour les gens de ma sorte.

Lors des grands dîners surtout, et même si, dans leur situation, rien ne les obligeait à descendre à la méchanceté, la table était si longue, qu'à la place où l'on me reléguait, j'étais raisonnablement en droit de me demander si les plats arriveraient jusqu'à moi.

Et puis, ils faisaient appeler mamie Mado, la bonne vieille cuisinière. C'était pour l'applaudir.